

## Anthropologie et Sociétés



**Daniel WELZER-LANG : Les hommes violents, Paris, Lierre et Coudrier Éditeur, coll. Écarts, 1991, 332 p., bibliogr.**

Bibiane Béland

Volume 16, numéro 3, 1992

Autochtones et pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015246ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015246ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Béland, B. (1992). Compte rendu de [Daniel WELZER-LANG : Les hommes violents, Paris, Lierre et Coudrier Éditeur, coll. Écarts, 1991, 332 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 16(3), 143–145. <https://doi.org/10.7202/015246ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

avait quelque chose à perdre. Bientôt, il s'agira, dans un monde de plus en plus préoccupé par le présent, de contrôler le temps, de prendre conscience du risque pour « coloniser l'avenir », selon l'expression de Giddens. Dans ce sens, le risque accroît la liberté d'action, alors que le danger la limite à la réaction. Ceci explique le discours normatif omniprésent du risque qui discipline nos corps et styles de vie et envahit notre *Lebenswelt*, bien plus qu'une époque qui serait plus dangereuse que les précédentes. Si des dangers subsistent, ils n'émanent plus d'une nature incontrôlable, les maladies ne viennent plus du ciel, mais sont le résultat de nos propres actions et choix. Il n'en demeure pas moins que ce sont les dimensions morales (les dilemmes éthiques) qui font de la perception du risque et des procédures pour en estimer l'ampleur un enjeu politique. Sa distribution continue à refléter celle du pouvoir et du statut socio-économique et les questions de liberté de choix et d'équité demeurent posées.

Contrairement à la théorie du choix rationnel, selon laquelle l'aversion au risque se fonde sur les intérêts de l'individu, pourtant non expliqués, Mary Douglas postule que le soi accepte ou rejette un risque en fonction d'un pattern prévisible d'interactions avec les autres membres de la communauté. Il s'agit d'un processus mutuel, où chacun jauge, juge, reproche et excuse, blâme et réagit au blâme (p. 102). L'outil théorique, les quatre types de culture (communauté centrale, individualiste, enclave dissidente, isolat résiduel), forment une matrice deux par deux, indiquant des degrés d'autonomie et d'incorporation.

Au cœur de la compréhension de ce processus sont, d'une part, l'attitude envers la connaissance et la crédibilité de la science dont le statut est source de différends dans chaque culture, d'autre part, la représentation du corps. La perception du risque de la contagion, par exemple, se traduira dans des comportements différents, selon que le corps est fort, grâce aux couches protectrices que sont la peau et la communauté, ou selon qu'il est poreux et ouvert à toute intrusion ou encore, auto-immunautaire, machine. Du point de vue de la communauté centrale, c'est elle qui protège et qu'il faut protéger, consolider, en suivant la théorie scientifique acceptée qui permet, dans le cas du sida, de désigner ceux qui sont à risque et qu'il faut isoler par un cordon sexuel sanitaire. On rappellera alors les membres, on freinera l'immigration et on aura recours aux procédures de blâme. Dans l'enclave, disons celle des homosexuels, on tentera d'instituer les mêmes dispositifs qui renforcent les liens entre les membres de la communauté centrale : la protection légale du couple homosexuel, le mariage. Face au refus, le clivage s'agrandit, le rejet répondra au rejet ou le risque sera glorifié. L'individualiste finalement, citoyen du monde, croira en son destin personnel et dira qu'une vie sans risque ne vaut pas la peine d'être vécue.

Ruth Murbach  
Département des sciences juridiques  
Université du Québec à Montréal

---

Daniel WELZER-LANG : *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier Éditeur, coll. Écarts, 1991, 332 p., bibliogr.

Daniel Welzer-Lang publiait récemment *Arrête ! tu me fais mal !* chez VLB Éditeur (1992), version allégée d'une publication antérieure. *Les hommes violents*, qui rend en quelque sorte l'essentiel de sa thèse de doctorat. On ne peut lui reprocher de vouloir diffuser le plus largement possible les résultats de ses travaux, mais *Les hommes violents* n'est pas, à

mon point de vue, un ouvrage difficile d'accès, voire hermétique, à l'usage exclusif des spécialistes. Pour tout dire, son analyse repose partiellement sur des données puisées auprès de groupes d'intervention québécois. Pour le reste, elle s'appuie sur une démarche ethnographique effectuée à Lyon ainsi que sur les dossiers d'instruction de cours d'assises.

Véritable travail de terrain, le seul qui, selon l'auteur, permet de rendre compte du caractère confidentiel ou privé rattaché à la question de la violence exercée contre les femmes à l'intérieur du couple, la recherche de Welzer-Lang se situe donc dans la plus pure tradition anthropologique, bien que son attention ait porté sur une problématique et des populations qui nous sont familières, ce qui est relativement récent en anthropologie (à moins que le Québec ait représenté pour l'auteur cet « autre exotique », qui sait ?).

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage comporte huit parties dont les titres sont plein de promesses, par exemple : « Sur les rapports hommes/femmes » (Première partie); « La violence est-elle naturelle ? » (Troisième partie); « La femme violentée : victime ou coupable ? » (Cinquième partie), « Des violences symétriques aux femmes violentes » (Septième partie); « Que faire ? » (Huitième partie).

On peut considérer, au départ, que l'auteur innove en traitant d'un sujet abordé jusqu'à présent par des femmes sur un ton parfois vindicatif, admettons-le, ce qui donnait à plusieurs, les pouvoirs publics en tête, un prétexte de choix pour ne pas les écouter. À cet égard, Welzer-Lang apporte donc un renfort appréciable à tout un courant qui en a bien besoin pour dénoncer la violence sourde dont les femmes sont l'objet dans des sociétés qui la croient maintenant dépassée. Il innove aussi dans sa façon de féminiser la langue, qui devrait faire l'envie de beaucoup de femmes, souvent féministes. Comme quoi il est possible d'inclure explicitement les femmes dans l'écrit sans l'alourdir, plutôt que de les faire disparaître dans de quelconques catégories censées les « contenir ». Le travail de Welzer-Lang est courageux et n'a pas peur des mots. Mais il l'est surtout parce qu'il cherche des solutions à toute cette misère humaine en prenant le parti de responsabiliser ceux qui agressent des femmes qu'ils prétendent aimer, en refusant de trouver *sexy* l'amour brutal et en refusant, enfin, de bloquer le processus de transformation de ces situations par des interprétations individualisantes qui excusent le comportement violent.

Ce livre signale entre autres que si les coups sont des signes de violence, celle-ci ne laisse pas toujours de trace et peut s'inscrire subrepticement dans les gestes anodins de la vie quotidienne : violence économique, culturelle, politique. Pour Welzer-Lang, la violence conjugale est construite socialement, mais elle est individuellement choisie par l'homme, dans le sens masculin du terme. Pour lui, ce n'est pas tant la violence qui est perçue comme naturelle que ce qui la légitime : la différence des sexes. En reprenant les thèses de Nicole-Claude Mathieu<sup>1</sup> et de Colette Guillaumin<sup>2</sup>, l'auteur précise que, comme pour la question du viol qu'il a précédemment étudiée<sup>3</sup>, ce n'est pas de biologie (notion habilement substituée à celle de nature par ailleurs), mais bien de représentation sociale du biologique qu'il est question.

Contrairement à ce qui semble établi concernant la violence masculine exercée contre les femmes à l'intérieur du couple, elle est ici conçue comme la manifestation courante ou accrue d'une prise de contrôle sur les proches, conjointe aussi bien qu'enfants, plutôt que comme une perte de contrôle. Welzer-Lang déjoue tout au long de sa démarche la tentation misérabiliste en mettant en évidence « le moteur principal qui sous-tend la violence et son

- 
1. Mathieu, Nicole-Claude (dir.), *L'arrondissement des femmes : Essais en anthropologie des sexes*, Paris, Éditions des Hautes Études en Sciences Sociales, 1985.
  2. Guillaumin, Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.
  3. Welzer-Lang, Daniel, *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan, 1988.

mythe, à savoir les privilèges masculins que la société accorde individuellement et/ou collectivement aux hommes, indépendamment des contenus valorisant ou non des activités sociales ou professionnelles » (p. 93). Si, par ailleurs, il accepte de parler de la violence des femmes, c'est pour démystifier celle des hommes, qui semble ancrée dans un ordre naturel et n'est pas questionnée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un phénomène social intolérable.

*Bibiane Béland  
Département d'anthropologie  
Université Laval*

---